

UN EXEMPLE PARADIGMATIQUE DES RAPPORTS CONFLICTUELS ENTRE SCIENCE ET IDEOLOGIE : LA RESISTENCE AU COMPORTEMENTALISME EN FRANCE

Esteve FREIXA i BAQUÉ

Science et idéologie ont toujours entretenu des relations particulières, d'interdépendance et d'inter-fécondation, d'inter-contamination quelquefois, conflictuelles trop souvent. L'histoire de la science est pleine d'exemples de ces visions différentes du rapport entre les deux. et notre siècle nous en offre même un vaste panorama avec les polémiques vigoureuses autour, pour n'en citer que quelques unes, le créationnisme contre le darwinisme, le clonage humain, les organismes génétiquement modifiés ou, ce qui sera au centre de cette conférence, la résistance, en France en particulier, à adopter un "nouveau" (bien qu'il atteindra bientôt un siècle d'âge!) paradigme en psychologie: le comportementalisme.

En effet, face à une position historiquement dominante de la psychanalyse, avec la complicité du mouvement postmoderne (y compris ses aspects de relativisme cognitif) et le soutien des positions anti-scientifiques engendrées par la peur, la désorientation et le sentiment d'abandon face aux efficaces et puissantes technologies dans des domaines aussi différents que la physique nucléaire, la génétique ou l'embryologie, le comportementalisme, qui cumule les "défauts" d'être une position scientifique et de développer une technologie efficace dans la gestion des comportements, inspire une grande répulsion et produit une forte résistance à son adoption (à tel point que, pour mieux le comprendre, le sujet de la résistance au changement est devenu mon principal sujet d'investigation expérimentale et un des résultats obtenus récemment est présenté dans ce même congrès; mais l'objet de cette conférence se situe au niveau théorique et non empirique).

Examinons donc quelques aspects des oppositions idéologiques au comportementalisme sous nos latitudes.

Quand j'étais étudiant (c'est-à-dire, il y a très, très longtemps...[*montrer la calvitie au public*]) et assistais à une conférence, j'avais coutume de parier avec mes camarades sur l'introduction de la sorte : je pariais toujours que le conférencier, quelle que fût le sujet qu'il allait aborder, il remonterait, cherchant des antécédents, aux Grecs. Et, en effet, je gagnais très fréquemment dans la mesure où, commençant à peine, le conférencier du jour, prenant la pose la plus docte qui fût, annonçait un petit air de: "Déjà les Grecs, déjà..."

Dès cette époque, je m'étais promis à moi-même que, si jamais je me trouvais un jour en situation de donner une conférence (chose qui, à l'époque, me paraissait totalement impossible, bien sûr), je ne tomberais jamais dans ce procédé facile.

Les années ont passé (comme vous pouvez parfaitement le constater) et la vie m'a mené à prononcer, ici et là, quelques conférences de par le monde. Mais je vous assure que, si par hasard, l'un des élèves qui a eu le mérite et la patience de m'écouter avait fait le même pari, il ne se serait jamais enrichi à mes dépens, car j'ai toujours tenu cette promesse.

Vous allez donc aujourd'hui assister à un événement unique, exceptionnel et sans précédent : je ne vais pas remonter aux Grecs, mais au commencement du commencement, c'est-à-dire, à la Bible, et, concrètement, à son premier livre, le livre de la Genèse.

En effet, dès les premières pages du texte fondateur de notre culture commune (la culture judéo-chrétienne, comme on dit de nos jours) il est clairement établi, sous le sceau hautement prestigieux de "parole de dieu" (excusez du peu!), que la seule chose que ce dieu ne peut pas tolérer, c'est la connaissance. Je m'explique (spécialement pour les jeunes qui m'écoutent, qui peut-être, pour n'avoir pas reçu – dieu merci – un endoctrinement religieux, auront perdu en même temps cette culture biblique ainsi omniprésente dans nos sociétés, aussi laïques qu'elles puissent se prétendre.; mais aussi pour les moins jeunes, qui ont peut-être à leur tour "perdu l'*oremus*", comme nous disons en catalan et comme le clame le titre du "best-seller" d'un très bon ami).

Que nous enseigne donc l'histoire d'Adam, d'Ève et du serpent? Contrairement à ce que, pendant des siècles, la tradition machiste et misogyne des pères de l'église a prétendu, il ne s'agit pas de faire porter la faute à la femme, faible, influençable et tentatrice à la fois, devant laquelle le mâle finit toujours par céder (c'est pour cela que deux mamelles ont plus de force que deux bœufs, comme dit le dit-on castillan), de faire porter la faute à la "femelle" (en utilisant, comme vous le voyez, la langue ecclésiastique) de tous nos maux, symbolisés et concentrés dans le célèbre péché originel,

mais faire comprendre dès le départ que la connaissance est un fruit défendu. Adam et Ève pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient au paradis ils se promenaient tout nus, et ils pouvaient, ils devaient, "croître et se multiplier" (pour parler crûment : fornicuer comme des bêtes) ; rien de tout cela n'était péché aux yeux de dieu; mais vouloir comprendre, connaître, savoir... ça, hors de question !. (par la suite, le Concile de Trente a assimilé explicitement le péché original à la curiosité scientifique. Vous voyez donc que je n'exagère pas dans mon "anticléricisme primaire"). Parce que connaître, en effet, les rendrait semblables à dieu, comme l'avait déjà tenté une bande d'anges (qui s'ennuyaient probablement un peu trop de devoir passer leurs journées à jouer de la flûte et la harpe dans les nuages) avec, à leur tête, un certain Lucifer (le même que maintenant essayait, déguisé en serpent - le pauvre, voilà à quoi il en est réduit!- de transmettre cette appétit de savoir à ces nouvelles et curieuses créatures sans ailes que dieu avait sorti de sa manche) et à qui la tentative avait justement coûté cher, tout comme cela allait coûter cher à nos arrière-arrière grands-pères Adam et Ève (je profite de l'occasion pour rendre un hommage solennel et sincère à la si vitupérée Ève, parce que c'est elle qui a insisté pour accéder à la connaissance; notre Adam national se contentait bien de sa baguette, son foot et sa télé, "*et viens pas me compliquer la vie, poupée*"... Il est donc bien clair, comme l'a écrit Aragon, que "*la femme est l'avenir de l'homme*").

Je passe (évidemment) les Grecs (je ne vous parlerai donc pas d'Icare, qui s'est approché dangereusement du soleil –symbole de la lumière, de la connaissance-, etc. etc.) et j'atterris directement au Moyen Âge, où la doctrine de l'église est la seule source autorisée de connaissance, et le rôle, la mission morale des savants de l'époque est de corroborer la révélation divine. Nous connaissons tous la fin qui a été réservée à ceux qui ont osé parvenir à des conclusions différentes, du type: la terre n'est pas le centre de l'univers, le soleil ne tourne pas autour la terre, etc. Ils brûlèrent même un certain Miguel Servet (si ma mémoire est bonne) pour avoir découvert la double circulation du sang dans le système sanguin des mammifères. Vous vous rendez compte? Quel dogme pouvait être mis en danger par la double circulation sanguine des mammifères? Mais que pouvait-on attendre d'une institution qui, quelque temps plus tard, quand furent construits les premiers objets volants, allait les condamner sous l'argument, irréfutable s'il en est, que si dieu avait voulu que les humains volent, il leur aurait donné des ailes, comme aux oiseaux...

L'église a toujours représenté la posture obscurantiste par excellence (le Christ lui-même n'avait-il pas prêché cela au sujet des "*bienheureux les pauvres d'esprit*"?) et n'allez pas croire que cela s'est terminé avec la disparition de l'Inquisition. Jusqu'à bien avancé le XXème siècle (hier, comme qui dirait) on n'a pas procédé à abolition de "*l'Index*", cette véritable et interminable liste noire dans laquelle l'église inscrivait tous les livres prohibés (tout ce que l'humanité des Lumières – philosophes et scientifiques, à l'époque du même côté de la barrière- écrivait de nouveau, de progressif, de libérateur, faisant avancer la connaissance de la nature), condamnant à l'excommunication toute personne qui le lisait.

Plus proche encore de nous : quand la République Française, grâce à des personnalités comme Jules Ferry, instaura l'enseignement public, gratuit, laïc et obligatoire, l'église, qui avait depuis toujours le monopole de l'éducation, lança l'excommunication non seulement contre les députés qui avaient osé voter une loi si sacrilège, mais aussi contre toutes les familles qui enverraient leurs enfants à l'école publique. Et, sans aller plus loin, à la fin de la guerre civile espagnole ("notre" guerre, comme disent ceux qui l'ont vécu), les "nationaux" fusillaient pour le simple motif d'avoir été maître d'école en zone républicaine. Le savoir, toujours le savoir...

Mais laissons là bibles, grecs et papes pour entrer dans qui constituera le registre central de notre discussion : l'opposition des idéologies non-religieuses à la science, de la philosophie (il faudrait dire, de certaines philosophies, et pas toutes), d'une certaine conception du monde en général et de l'être humain en particulier, qui, bien que se déclarant résolument laïque, traînent un fond religieux sans équivoque, ou, du moins, compatible avec la religion, comme le sont le dualisme corps / âme (corps / esprit dans la version laïque mais également dualiste) et le principe du libre-arbitre (qui s'opposé frontalement au postulat déterministe de toute science).

Nous savons tous que la physique a dû s'émanciper de la métaphysique, que "le déterminisme est descendu des cieux sur terre par le plan incliné de Newton", que la chimie a dû combattre rudement avec l'attraitante alchimie et sa pierre philosophale, son phlogistique, ses quatre éléments et sa quintessence (que si n'était le film "*Le Cinquième Élément*" de Luc Besson avec Bruce Willis et le fascinant personnage de «Leeloo dans le rôle titre), aucun jeune ne connaîtrait de nos jours bien que ces concepts étaient aussi populaires au moyen-âge que le sont l'inconscient ou le complexe d'Oedipe dans nos actuelles cultures). Mais peut-être le précédent qui s'apparente le plus au cas qui nous intéresse est que celui du vitalisme. Quelle était donc la thèse du vitalisme?

Dans nos études secondaires nous avons tous été obligés de nous confronter (avec plus ou moins de chance –plutôt moins pour ce qui me concerne-) avec la chimie organique et la chimie inorganique. Cette distinction, cette dichotomie, est la concrétisation, dans le domaine de la chimie, du dualisme platonique que nous évoquions il y a quelques instants et qui installe une démarcation essentielle (c'est-à-dire, en ce qui concerne l'essence) entre deux mondes distincts, duels : celui de la nature inerte (pierres, corps célestes, objets inanimés) et les êtres vivants ("vitalisme" , du latin *vita*, vie). Après des siècles de lutte, il avait bien fallu céder à la science le domaine de la physique, reconnaissant ainsi que la terre n'est pas le centre de l'univers et que les objets physiques obéissent aux lois naturelles, ainsi qu'accepter que la chimie de Mendeleïev expliquait de manière satisfaisante la composition et la manière de réagir des corps inertes. Mais pas celui des êtres vivants. Ainsi, l'acide sulfurique (H_2SO_4), par exemple, peut-il être non seulement décomposé en ses éléments constitutifs (hydrogène, oxygène et soufre), mais peut également être synthétisé en laboratoire à partir de ces éléments si on les connaît et si règnent les conditions de température, pression, etc. nécessaires pour réussir une telle opération. En revanche, l'acide urique, qui, comme son nom l'indique, est présent dans les urines des mammifères (je ne prends pas cet exemple au hasard, comme vous allez le voir), même si l'on en connaissait sa composition et sa formule, ne pourra jamais être synthétisé, pour le simple fait qu'il est élaboré par ce laboratoire si particulier qu'est le corps d'un être vivant. On ne pourra jamais obtenir dans un tube à essais les conditions nécessaires pour une telle synthèse que seul le corps vivant peut produire précisément pour cela, pour être vivant, pour posséder La Vie. Au chimiste, dans son laboratoire, avec son tube à essais et les différentes substances chimiques qui composent l'acide urique, il manque un ingrédient qui, si vous me permettez un jeu de mots, est *vital* : la vie, l' "*élan vital*" comme ils disent. Seuls les corps vivants peuvent produire les substances qu'ils sécrètent. La chimie ne suffit pas pour en rendre compte dans la mesure où la chimie ne considère pas, dans ses paramètres, l' "*élan vital*". La science s'arrête aux portes de La Vie, ce miracle que la chimie pure ne pourra jamais expliquer.

Telle était donc la position dominante (elle coïncide parfaitement avec le "sens commun", raison pour laquelle on peut la qualifier de "conception intuitive") jusqu'à ce que l'Allemand Friedrich Wöhler, en 1827, réalise la première synthèse, en laboratoire, d'une de ces substances sécrétées par un corps vivant, concrètement (mais vous l'aviez déjà deviné), l'acide urique (et, depuis lors, on n'a plus arrêté de synthétiser de nouvelles substances corporelles, de l'insuline jusqu'aux hormones sexuelles, en passant par toutes sortes de substances qui sont devenues banales). Le vitalisme en est resté définitivement disqualifié d'un seul coup. C'est l'intérêt des "expériences cruciales" : elles règlent un débat, souvent millénaire, en quelques minutes. Mais entre le moment où une expérience de ce type est menée à bien et celui où la conception philosophique, idéologique qu'elle torpille cesse d'exercer son influence sur la société il peut s'écouler une longue période de temps. L'invention du téléphone en constitue un bon exemple. La thèse vitaliste prétendait (et la majorité de la population avec) que la voix humaine pouvait être seulement engendrée par un être humain, avec son argument classique : la physique peut expliquer les sons en termes de longueur d'ondes, de vibrations, etc., mais cela n'est valable que pour les sons produits par des corps inertes. La voix n'est pas un son comme les autres dans la mesure où elle est produite par un être vivant. Avec les appareils des physiciens, on pourra produire et reproduire des sons, des bruits, mais pas des voix. Jusqu'à ce qu'Alejandro Graham Bell, le 10 mars 1876 (c'est-à-dire, presque 20 ans après la synthèse de l'urée!), parvienne à établir un lien téléphonique à une distance de quelque 30 mètres.

De nos jours, le vitalisme, en tant que posture philosophique déclarée, est mort et enterré (ce qui est tout de même un comble pour une doctrine qui se réclamait justement de la Vie). Mais les néfastes erreurs conceptuelles qu'il a contribué à colporter sont toujours parfaitement "vivantes et en bonne santé". A quelles erreurs conceptuelles fais-je référence? Je m'explique.

Nous avons mentionné auparavant que le noyau de la conceptualisation vitaliste| consistait à postuler l'existence d'une entité, la Vie ou l' "*élan vital*", possédée en bien propre par les êtres vivants et non réductible à la physique ou la chimie, entité responsable de certaines réactions chimiques qui ne pourraient jamais se produire sans son intervention. La vie est donc conçue comme quelque chose possédée par le corps, comme le sang ou les poumons, et qui, tant que le corps la possède, il est actif ; et quand, "la vie s'échappe par ses blessures" ou quand, simplement, "il la perd" (tout comme l'on peut perdre son portefeuille ou son téléphone portable), le corps, sans la vie, se trouve mort, revient au monde purement physique, chimique, matériel en somme (poussière tu es et poussière tu redeviendras...). Une grande quantité d'expressions de la langue quotidienne (n'oublions pas que la langue constitue un des vecteurs principaux de la transmission de l'idéologie, de la conception de la réalité, de la concrétisation d'une manière de voir le monde -"weltanschauung", en allemand-) grand

nombre d'expressions de la langue quotidienne, donc, véhicule ladite thèse implicite un siècle et demi après la mort officielle du vitalisme, comme, par exemple, quand nous disons "donner la vie pour une cause" (comme si on faisait un don pour l'UNICEF), "payer votre erreur avec votre vie" (comme si on payait une amende avec de l'argent), "il a mis sa vie entre vos mains" (comme on déposerait un paquet), ou, sans aller plus loin, celle que j'ai écrite, exprès, précédemment: "la vie, quelquefois, nous joue quelques mauvais tours...". Dans toutes ces tournures, la Vie possède un statut de "*res extensa*", de "chose", de substantif, et voilà l'erreur que je dénonce, la "chosification", la "réification", la substantivation de quelque chose qui ne possède d'attribut spatial, qui n'est pas un élément de plus du corps, comme le foie ou le cerveau, qui n'est pas un élément de plus d'une catégorie, mais une fonctionnalité, une interaction, une manière de nommer les êtres vivants (rappelez-vous que "vivants" est un adjectif et non un substantif), pas une "pièce" de plus des êtres vivants. Techniquement parlant, (et des auteurs comme Ryle ont écrit des pages géniales sur le sujet) cela constitue ce que nous appelons une "erreur catégorielle", dans la mesure où l'on confond l'étiquette d'une catégorie avec ses différents composants, un peu comme si, voyant un moteur de voiture fonctionner parfaitement, nous invoquons la "force motrice" pour expliquer pourquoi il a gagné une course et qu'un jeune mécanicien se disposait à démonter le moteur, morceau par morceau, afin d'identifier cette pièce merveilleuse appelée "force motrice". Évidemment, il ne la trouvera pas. Il serait en présence de bougies, de pistons, de cylindres, de culasses, etc., mais ne trouverait aucune pièce qui réponde à ce nom, simplement parce que la force motrice n'est pas un élément du moteur, c'est le nom que nous donnons à un moteur qui fonctionne. Et s'il tombe en panne, nous arguons qu'il a perdu "sa force motrice" alors que, tout simplement, il ne fonctionne pas comme il le devrait. Ni la force motrice ni la vie n'existent en tant que telles. Il y a des êtres vivants et des êtres morts, mais pas avec ou sans vie. N'est-ce pas que cela ressemble à un banal jeu de mots? C'est pourtant toute la différence entre les adjectifs et les substantifs qui est en jeu. Les êtres vivants ne sont pas vivants parce qu'ils possèdent la vie, mais parce qu'ils possèdent toutes leurs fonctionnalités physiologiques (leurs pièces, si nous parlons de moteurs) en bon état et en bon état de marche.

Où est-ce que je veux en venir avec ce qui peut vous sembler une longue et peu pertinente digression? A deux observations qui me paraissent importantes.

La première, c'est cette facilité avec laquelle la langue réifie des étiquettes, constamment, créant des entités fictives auxquelles, c'est un comble, on attribue un rôle prépondérant dans la chaîne causale, dans le processus explicatif d'un phénomène. Et, dans les disciplines comme la nôtre, dans laquelle il reste beaucoup à savoir, à comprendre, remplir les trous avec de telles inventions sorties du chapeau d'un prestidigitateur (comme diraient mes compagnons de Los Horcones) constitue une tentation très forte, une facilité très grande à laquelle on a succombé trop fréquemment. Pensez sinon à la ribambelle de "traits de personnalité" (introversion, bonté, agressivité, générosité, et mille autres) invoquée pour expliquer des comportements introvertis, bons, agressifs, généreux, etc., dont l'explication se trouve et doit être cherchée dans d'autres lieux, pas dans des traits possédés par le sujet (de la même façon qu'il ne servirait à rien à un chirurgien de chercher la Vie pour réaliser une opération sur sa table d'opération ni au mécanicien de chercher la Force Motrice en démontant un moteur). La persistance, même de manière simplement implicite, de cet avatar du vitalisme représente un obstacle sérieux à la compréhension des postures comportementalistes qui, bien entendu, ne tombent pas dans cette forme grossière de tautologie à laquelle, malheureusement, notre culture est si accoutumée que toute tentative de la mettre en question paraît purement et simplement absurde et inacceptable.

La seconde dérive, d'une certaine manière, de la précédente. En effet, que vous évoque l'affaire du corps qui, en mourant, perd sa vie, comme quelque chose qui lui aurait été donné à la naissance et qui s'échappe à présent, ou que la mort (autre chose qui n'existe pas, malgré la vieille dame voilée de noir et porteuse d'une énorme faux qu'on nous dépeint) vient chercher? Cela ne vous fait pas penser à l'âme, insufflée dans le corps au moment de votre conception et qui sort du corps à l'heure de mourir, le corps dont on dit déjà qu'il est "inanimé" (littéralement: sans âme *-anima*, en latin-)? Âme dont on a même tenté de démontrer expérimentalement l'existence au moyen-âge en pesant les corps des agonisants juste avant et juste après la mort et en obtenant systématiquement une différence d'approximativement 21 grammes (autre fait que les jeunes connaissent en raison d'un film intitulé, justement, "*21 Grammes*"), différence de poids qui constitue donc la preuve irréfutable de l'existence de l'âme (malgré la contradiction incroyable que représente d'attribuer un poids à quelque chose qui, par définition, est immatériel...) Dualisme, quand tu nous tiens.... Avec ce dualisme si intuitif, dont chacun d'entre nous a constamment conscience et auquel nous ne voulons

renoncer sous aucun prétexte. Permettez-moi de m'arrêter un instant sur ce concept que j'ai déjà utilisé plusieurs fois durant cette conférence : la conception intuitive.

Nous entendons par conception intuitive une manière de concevoir le monde provoquée et, surtout, maintenue, par les apparences qui la "corroborent". En d'autres termes, une conception de "sens commun" à laquelle tout en chacun peut accéder par lui-même, sans avoir besoin d'études, parce qu'elle apparaît évidente et se trouve, pour cela, partagée par tout le groupe social. Que la terre est plate et ne bouge pas, que le sol tourne autour d'elle, que nous possédions un "quelque chose" interne (appelé âme, esprit, psyché ou ce qu'on voudra) distinct du corps mais qui interagit avec lui, sont des exemples clairs de conceptions intuitives. Et la science (mais, disons-le pour faire honneur à la vérité, quelques philosophies aussi) ont la désagréable (et, quelquefois, dangereuse) mission de fournir des conceptualisations distinctes, qui contredisent, presque toujours, le sens commun (ainsi appelées "anti-intuitives") et génèrent une très forte résistance au changement, parce que les apparences jouent toujours en faveur des conceptualisations primitives, chose totalement logique puisque lesdites conceptions ont été générées pour expliquer les phénomènes que nous percevons ; le minimum que l'on puisse leur demander est donc que notre perception des phénomènes les corrobore, fermant ainsi le cercle vicieux (la tautologie, en somme). Toute théorie nouvelle qui se trouve en contradiction avec les apparences que nous pouvons tous constater (y compris le scientifique même qui la propose, que l'on taxera, par conséquent, de malhonnête intellectuelle ou d'incohérence avec lui-même, disqualifiant dès lors sa théorie) toute nouvelle conceptualisation donc, se heurtera aux "arguments" du sens commun corroborés par "l'expérience" quotidienne constatée des millions de fois. Voyons : si la terre était ronde, ceux qui vivent au pôle sud vivraient la tête en bas, et, sans parler du fait que le sang leur monterait à la tête, ils tomberaient, purement et simplement. Et si la terre bougeait, nous nous en rendrions compte, comme nous le remarquons lorsque nous nous déplaçons en bateau, par exemple. *E puor si move!* comme disait Galilée (et nous savons tous les problèmes que cela lui a attirés...) À présent, je suppose (et j'espère!) qu'aucun d'entre vous n'a de doute à ce sujet. Et, pourtant, là, assis dans vos fauteuils, en train de m'écouter (plus ou moins; ceux du fond commencent à piquer du nez croyant que je ne les vois pas...), avez-vous une quelconque perception de votre mobilité, quelque sensation de vitesse comme celle que vous expérimentez quand vous osez monter dans l'un de ces vieux tacots infernaux des parcs d'attraction qui nous mettent l'estomac en compote et nous offrent quelques sensations si fortes que nous payons même pour les ressentir? N'est-ce pas que non? Votre réponse intuitive serait de déclarer que vous ne bougez pas et traiter de "barjot" celui qui prétendrait le contraire. Cependant, vous savez parfaitement, parce que vous avez intégré la théorie scientifique qui s'y rattache, anti-intuitive à souhait, que vous voyagez dans l'espace. Et, pour vous montrer que, bien que vous le sachiez, il vous est difficile de le croire (toujours à cause des maudites apparences, des expériences propres de chacun d'entre vous, auxquelles vous accordez un crédit primordial) permettez que je vous rafraîchisse la mémoire au sujet de la vitesse concrète à laquelle nous nous déplaçons tous à cet instant précis.

Vous vous souviendrez qu'à l'école on nous a enseigné que la terre effectue deux mouvements: celui de la rotation (sur elle-même) et celui de la translation (autour du soleil). Connaissant donc le rayon de la terre et le temps que prend notre planète pour faire un tour sur elle-même (24 heures) nous pouvons calculer la vitesse (vitesse égale à l'espace sur le temps) à laquelle nous propulse le simple mouvement rotatif: en chiffres ronds, 1.000km/h. Hallucinant, pas vrai? Eh bien ce n'est rien. Son mouvement de translation, celui qui dure 12 mois autour du soleil, a lieu à 100.000 km/h. Excusez du peu. Mais, en réalité, ce n'est encore que *pecatta minuta*, parce que nous devons nous rappeler que le soleil a ses propres mouvements rotatifs dans sa galaxie et de translation, voyages qui entraînent ses satellites, c'est-à-dire, la terre et autres planètes du système solaire. Ainsi, en vertu de la rotation solaire, nous nous mouvons à 1.000.000 de km/h, et, accrochez-vous fortement à vos fauteuils, bouclez vos ceintures de sécurité et vos casques, à 10.000.000 de km/h par la vertu de la translation solaire. Ici et maintenant, nous nous déplaçons à cette vitesse. (S'il vous plaît, n'ayez pas le mal de mer à présent que vous le savez, car je n'ai pas encore fini ma conférence).

Le problème vient en effet d'un fait que, bien qu'apparemment évident, nous prenons rarement en compte. C'est qu'une nouvelle conceptualisation d'un phénomène ne modifie pas les apparences, ne modifie pas la manière de percevoir le phénomène en question: la terre continue de nous sembler plate, nous n'avons pas la sensation de voyager à des vitesses vertigineuses, nous continuons de voir le soleil tourner au-dessus de nos têtes jour après jour et nous passons la vie "parlant avec l'homme qui toujours nous accompagne" (paraphasant Antonio Machado).

Et puisque je me suis mis à citer des poètes, permettez que je vous raconte une histoire vraie, dont le protagoniste est le grand poète romantique allemand Goethe, histoire qui tombe à pic pour éclairer ce que nous disons. A cette époque, Newton achevait de présenter sa théorie de la lumière et des couleurs à travers le concept de longueur d'onde, et sa démonstration de la décomposition du faisceau lumineux selon les différentes couleurs de l'arc-en-ciel, grâce au prisme de réfraction, atteignait un grand niveau de popularité. Eh bien, l'illustre Goethe publia un pamphlet vindicatif maudissant cette découverte avec l'argument (d'un romantisme digne de Sissi Impératrice) selon lequel, dorénavant, sachant que les merveilleuses couleurs ne sont plus rien d'autre que de vulgaires longueurs d'onde, les amoureux ne pourront plus s'extasier devant la beauté poétique d'un arc-en-ciel. Cela semble incroyable mais c'est vrai.

Non, la théorie ondulatoire de la lumière n'ôte aucune beauté à l'arc-en-ciel ni ne tue le romantisme des amoureux, mais ouvre le chemin, par exemple, à la découverte des rayons laser qui pourront être utilisés (en plus des batailles au sabre dans *la Guerre des étoiles*) à opérer des myopies graves qui permettront peut-être à notre couple d'amoureux (qui entre-temps a vieilli et qui non seulement ne sont plus amoureux, mais ont perdu de l'acuité visuelle -et beaucoup d'autres « acuités », croyez-moi!-), de voir encore le magnifique arc-en-ciel.

Mais reprenons le fil de nos idées là où nous l'avions laissé (peut-être vous êtes-vous perdus quelque peu dans les méandres tortueux de cette conférence, avec tant de parenthèses, et de parenthèses dans la parenthèse, de digressions, d'anecdotes, etc., mais je vous assure que je sais parfaitement où j'en suis et où je veux en venir. J'ai tout écrit ici, ne vous inquiétez pas. J'ai eu tout l'été pour m'empoisonner les vacances à écrire ce texte, à en aiguïser le fil conducteur, ciselant les transitions, le modifiant, le polissant, soignant les détails... Tout, absolument tout, est écrit ici. Et quand je dis "tout, absolument tout est écrit ici", c'est écrit aussi, n'allez pas croire...) [*montrer la feuille au public.*]

Nous étions en train d'évoquer les dommages que la dualité platonico-augustino-cartésienne ont causé à l'humanité. En effet, ladite conception philosophique de l'univers en général et de l'être humain en particulier s'oppose au monisme matérialiste (nous allons laisser de côté l'autre monisme possible, l'idéaliste, parce que, à part l'illustre l'évêque Berkeley, presque personne ne l'a jamais pris au sérieux). Le matérialisme moniste, donc, considère qu'il n'existe qu'une substance unique dans l'univers, et que cette substance est la matière (contrairement au monisme idéaliste qui affirme que seul l'esprit existe). La science adopte, professe et se base, évidemment, sur la conception matérialiste moniste de l'univers. C'est l'un de ses postulats principaux. Il en résulte, évidemment, que science et dualisme n'ont pas vraiment « d'atomes crochus ».

Mais, malheureusement pour nous, pauvres comportementalistes, la science et le dualisme, après un féroce combat séculaire dans lequel celle-ci a conquis peu à peu sur celui-là premièrement le monde de la physique (les astres, etc.) et ensuite le monde de la chimie et de la biologie (capitulation du vitalisme, comme il a été exposé précédemment), un armistice a été atteint, par une espèce de « Yalta épistémologique », à nos dépens. Je m'explique. En échange de l'abandon de toute prétention sur le corps, le dualisme a conservé son "territoire" propre (notez la contradiction dans les termes: l'esprit, par définition, ne possède pas de *res extensa*), sa "chasse gardée", à savoir : l'esprit. Et la science, avec deux exceptions notables que nous aborderons ensuite, a accepté ce pacte contre-nature qui pérennise le dualisme, qui accepte de distinguer le corps et l'esprit, c'est-à-dire, qui accepte totalement la thèse dualiste dans la mesure où il ne la dérange plus, ayant conquis le monde physique, qui est ce qui l'intéressait. Et les sacrifiés à la table ronde des négociations c'est, évidemment, nous. N'oublions pas qu'un scientifique, tout scientifique qu'il soit, se trouve soumis, quant au mentalisme, aux mêmes apparences trompeuses que la poissonnière du marché où la bouchère du coin (avec tout le respect dû; la propre mère de celui qui vous parle vendait des poulets au marché de « la Boquería » de Barcelone ; ainsi donc, que personne ne se sente offensé). En effet, un scientifique sait déjà que la terre est ronde, qu'elle tourne autour du soleil et que l'on peut synthétiser l'acide urique. Mais il pense encore que lui, il réagit d'après ce que son esprit lui indique. Et, après avoir passé 8 ou 10 heures dans son laboratoire à raisonner comme un bon matérialiste moniste, il enlève sa blouse blanche, l'accroche au portemanteau du vestibule (et le monisme avec), met son manteau (et le dualisme avec) et il devient un dualiste ordinaire (et certains vont même à la messe...). Et si, à la fin de la semaine, dans une conversation entre amis, surgit le thème du comportement, bien qu'il soit peut-être un éminent prix Nobel, il adoptera des postures aussi mentalistes et dualistes que tous ses amis. Et si parmi eux se trouve un comportementaliste, le pauvre se trouvera plus seul que le gardien de but au moment du penalty. Car le comportementalisme représente une de ces deux exceptions auxquelles j'ai fait référence il y a un instant; l'autre étant les

neurosciences pures et dures (parce qu'il existe aussi les neurosciences « cognitives », ce qui ne manque pas de piquant...) ; les pures et dures donc, avec leur postulat réductionniste avec lequel nous, bien entendu, ne communions pas (expression qui s'imposait dans la mesure où je venais juste de parler d'« aller à la messe »...).

Et ici réside peut-être une des raisons principales à la forte résistance au changement qu'engendre le comportementalisme (vous voyez que je ne me suis pas perdu dans les nuages? J'amorce déjà l'atterrissage...) En effet, le dualisme, le mentalisme, l'obscurantisme, cédaient progressivement du terrain devant la science; mais chaque fois qu'ils perdaient une bataille, il leur restait à l'arrière-garde un nouveau bastion où se retrancher quelques siècles de plus avant d'être obligés de reculer encore. Précisément pour cela, bien qu'ils aient fait durer le combat autant que possible (personne ne cède des privilèges de bonne grâce !) capituler n'était pas si dramatique que ça tant qu'ils avaient en réserve une autre forteresse beaucoup plus inexpugnable depuis laquelle ils allaient pouvoir guerroyer quelques siècles de plus. Mais la bataille que leur livre le comportementalisme revêt un caractère très particulier, dans la mesure où il s'agit de l'ultime et définitive. En effet, s'il perd aussi « le mental », le dualisme disparaît purement et simplement, pour la simple et bonne raison qu'un des deux éléments qui le définissent, c'est-à-dire, l'esprit, l'âme, ou la psyché, aura été blessé à mort et ne restera en lice que l'autre élément, le corps, le monde physique. En d'autres termes, le dualisme se dissout dans le matérialisme moniste s'il cède son dernier bastion: l'esprit. Voilà pourquoi le combat est si féroce. Voilà pourquoi les résistances au changement de paradigme (comme dirait Kuhn) sont aussi brutales. Parce qu'ils combattent sur le bord du précipice, au plus haut des remparts de la plus haute des tours du plus escarpé des châteaux forts. Et, s'ils reculent encore d'un pas, ils s'écrasent. C'est aussi simple que ça.

Qui plus est, il existe une quantité infinie de paradigmes de rechange (tous à l'intérieur du cadre dualiste et mentaliste, évidemment), pour entrer avantageusement en compétition avec le comportementalisme, tirer les marrons du feu, sauver la situation au dualisme acculé. Et parmi ceux-ci, le plus connu, populaire, répandu et, pourquoi ne pas le dire aussi, séduisant, c'est la psychanalyse.

Sous d'autres latitudes, son heure de gloire (il l'a eue, et comment!) est déjà entrée dans l'histoire. Mais il reste deux pays : la France et, précisément, l'Argentine, dans lesquels elle demeure le paradigme dominant, avec situation de quasi-monopole. Et cela au moment où, sur des terres où elle était parvenue à être si omniprésente, comme aux USA, par exemple, elle se trouve complètement marginalisée: la prestigieuse revue "*Times*" a publié récemment quelques statistiques très pertinentes: à New York, qui avait été "la Mecque" de la psychanalyse pendant une bonne partie du XXème siècle (voyez les films de Woody Allen !), à présent, le nombre moyen de patients par psychanalyste est de trois et demi approximativement. Sans commentaires. La France et l'Argentine sont donc à la psychanalyse ce que Cuba et la Corée du Nord au communisme.

Mais il se trouve que je vis en France, et comme ce qui arrive dans ce pays au sujet qui nous occupe paraît incroyable, quelque chose comme "il faut le voir pour le croire", "incroyable mais vrai", etc., je vais vous raconter quelques-uns des faits les plus inimaginables pour que vous puissiez vous faire une idée de jusqu'où l'idéologie peut mener son combat impitoyable contre le comportementalisme. Et, s'il vous plaît, pour improbable que cela vous paraisse, croyez-moi, je n'invente rien. Parole.

Je pourrais vous parler de ce sujet des jours entiers. Je me limiterai aux faits les plus récents.

Il y a quelques années, une série d'Associations de Patients a demandé au gouvernement français de commander d'une étude sur les différents types de psychothérapies et leurs efficacités respectives, car les patients, souvent peu et/ou mal renseignés, se perdent dans les méandres des plus de 300 écoles ou modes de psychothérapie officiellement recensées dans la patrie de Descartes (sans compter celles qui ne sont pas recensées). Le Ministère de la Santé a chargé le prestigieux organisme public et indépendant de recherche scientifique sur les sciences médicales (Inserm) de mener la tâche à bien. Ils ont comparé, via une méta-analyse bibliographique, les résultats, en termes d'efficacité, de 3 des écoles les plus populaires, à savoir, les thérapies analytiques, systémiques et cognitivo-comportementales. Les résultats furent ceux que la communauté scientifique internationale (sauf la française, bien sûr¹ !) connaît depuis des décennies déjà (souvenez-vous des travaux pionniers d'un Eysenck, par exemple) et qui ont été répliqués quantité de fois jusque dans des études du niveau de celles que l'on réalise pour l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS): seules les

¹ En français dans le texte (NdT)

thérapies comportementales obtiennent des résultats significativement supérieurs à ceux du groupe contrôle et du groupe placebo. Concrètement, l'étude de l'Inserm concluait que, sur 16 troubles étudiés, les thérapies comportementales démontrent une efficacité prouvée dans 15 cas, et la psychanalyse dans seulement 1 (15 à 1, excusez du peu !). Quand ce rapport a été publié (2004), le Ministère l'a qualifié d'excellent travail et les hauts fonctionnaires qui l'avaient mené à bien (M. William Dab en tête) publiquement félicités pour leur travail.

Vous n'avez pas idée des réactions de la presse dans les jours, semaines et mois qui ont suivi. J'ai chargé une étudiante de compiler tout ce qui s'est publié en la matière (y compris radios et télévisions) et je tiens à disposition de qui veut pour le consulter le fruit de ce travail (français lu indispensable; désolé). Je vous jure que c'était hallucinant. La preuve : étant donné la "victoire" massive des résultats des thérapies cognitivo-comportementales (TCC), on les a comparés à ceux, d'une suspecte unanimité, des "élections" dans l'ancienne URSS ou dans les régimes dictatoriaux. Mais les choses ne s'arrêtent pas là. Une des tendances les plus radicales de la psychanalyse française, l'École de la Cause Freudienne, avec à sa tête Jacques-Alain Miller (JAM pour les intimes; personnage dont je vous reparlerai un peu plus en avant), le gendre du défunt Jacques Lacan, s'est lancé dans une véritable croisade contre le rapport de l'Inserm, sans s'arrêter avant d'obtenir une victoire totale. En effet, grâce à, y compris, des chantages électoraux, il a obtenu (2005) que le Ministre de la Santé de l'époque (Dousté-Blazy), renie le rapport, le retire de la page web du ministère et assure aux psychanalystes rassemblés en foule dans l'espace légendaire de "La Mutualité" où il avait été invité, qu'ils "n'entendraient plus jamais parler [dudit rapport]" (sic). Je vous donne plus de détails dans un instant. Mais comme vous pensez peut-être que l'affirmation de "chantage électoral" est sans doute une exagération de ma part, je vous lis un extrait du récit que JAM lui-même a publié sur son "blog" de son entrevue personnelle avec François Hollande, le Premier Secrétaire du Parti Socialiste français (PS):

Cette voie conduira le PS et toute la gauche à l'échec. Mon père, décédé au mois d'août, était un légitimiste socialiste, qui a successivement aimé Blum, Guy Mollet, Alain Savary, François Mitterrand, Lionel Jospin, et il ne vous trouvait que des qualités. Il aurait certainement approuvé cette mise en garde.

Il aurait sans doute désapprouvé ce que je vais vous dire maintenant. Je n'ai jamais imaginé de voter à droite. Je l'ai fait néanmoins, après avoir voté Jospin. J'ai appelé à voter Chirac, en compagnie d'Élisabeth Roudinesco, que vous recevez cet après-midi, et qui, dès avant mon ami Milner et moi, s'était dressée, avec la vigueur que nous lui connaissons, contre la culture de l'évaluation. Je ne voudrais pas avoir de nouveau à voter à droite, ni au centre. Mais je le ferai si le PS devait laisser les adeptes de l'évaluation-TCC, les sociologues « constructeurs d'opinion », toute cette bande de naufrageurs, de quantificateurs à-tout-va, et d'experts marionnettistes rescapés de la défunte Fondation Saint-Simon, dominer sa pensée et son action.

Comme vous pouvez le voir, la France s'est comportée, dans cette affaire, comme une vulgaire république bananière (il ne manquait plus que l'organisation de bûchers dans le style de l'Inquisition pour brûler publiquement le rapport... comme lot de consolation à défaut de pouvoir brûler ses auteurs). Où a-t-on vu qu'un groupe de pression obtienne qu'un « Monsieur le Ministre de la Santé » renie un rapport scientifique commandé, à la demande des patients, par ses propres services? Évidemment, le haut fonctionnaire dont nous parlons, qui s'était occupé de l'affaire et qui avait été félicité, a démissionné; le directeur de l'Inserm, dont la méthode d'investigation a été qualifiée publiquement, dans le prestigieux journal Le Monde, de défectueuse et très critiquable, a rédigé une réponse que le journal n'a pas voulu publier, pas même comme "droit de réponse", sous le fallacieux prétexte que l'article n'avait pas mis en cause nominalement la personne mais seulement l'organisme qu'il dirigeait. Sans commentaires. Ou plutôt si; permettez-moi de vous lire le commentaire suivant, qui, bien qu'il ne soit pas de moi, coïncide parfaitement avec la thèse que je développe dans cette conférence:

En l'an 1300, le pape Bonifacio VIII publia une bulle par laquelle il prohibait toute dissection humaine. Au XVI^e siècle, le Concile de Trente assimila la curiosité scientifique au péché originel. Au XXI^e siècle, le Ministre français de la Santé a interdit la publication, sur le Site du Ministère, du rapport sur l'efficacité des

psychothérapies par des experts de l'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale de son pays. Comme le dit François Jacob, « L'histoire des sciences est, d'une certaine manière, l'histoire du combat de la raison contre les vérités révélées ». Jacques Van Rillaer.

Pour enfoncer encore le clou, la prestigieuse revue anglo-saxonne Science (Vol.307; 25 février 2005, page 1197) n'a pas perdu l'occasion de ridiculiser les "frenchies" à ce sujet et a consacré un encadré à l'"affaire", la qualifiant avec l'épithète (mi-moqueur mi-honteux) de "French Psychoflap". Je vous le reproduis ici tel quel :

Lacan post-freudien.

La psychanalyse freudienne est loin du courant principal dans les soins mentaux modernes. Mais elle se porte à merveille en France-, et elle vient juste de recevoir une piqûre dans le bras de la part du ministre de santé Philippe Douste-Blazy, à la consternation de bien des scientifiques.

S'exprimant le 5 février à un rassemblement de psychanalystes à Paris, Douste-Blazy a loué leur travail tout en annonçant qu'il avait ordonné le retrait du site de son ministère d'un rapport de 2004 concluant que l'évidence scientifique favorise la thérapie cognitive et comportementale (TCC) contre la psychanalyse. "Vous n'entendrez plus parler [du rapport]", a assuré Douste-Blazy, cardiologue à son public exalté.

La France a une tradition psychanalytique forte, fondée par Jacques Lacan (1901-1981), qui a fusionné les idées freudiennes classiques avec le structuralisme en un mouvement que ses détracteurs qualifient de pseudoscientifique, quasi culturel, à présent guidé par son gendre Jacques-Alain Miller. Beaucoup de ses adeptes ont été irrités quand la principale agence de santé en France (INSERM) a produit un rapport en février 2004 qui a appliqué l'approche actuellement populaire "basée sur les faits" à la psychothérapie et a conclu que les TCC ont les meilleurs résultats.

Cette fois, beaucoup d'autres psychologues et psychiatres se sont enflammés. « Je suis totalement stupéfait et troublé » dit Jean Cottraux, psychiatre à l'hôpital neurologique Pierre Wertheimer de Lyon et membre du panel de l'INSERM. Il qualifie le retrait du rapport « d'acte de censure » que pourrait favoriser une rétrograde prise de contrôle « lacanienne » du terrain.

Certaines spéculations laissent penser que les remarques de Douste, Blazy sont à l'origine de la démission soudaine, la semaine dernière, de l'épidémiologiste William Dab, l'administrateur-général de la santé, dont le bureau avait commandé l'étude en question.

Vous voyez que je ne vous mens pas ?

Une autre affaire dont je voudrais vous parler brièvement (dont le protagoniste est encore notre à présent familier JAM) est celle de la publication, en 2005, de la traduction française du roman utopique de Skinner: "Walden 2". En effet, bien que ce livre ait été publié initialement en 1948 et traduit dans un grand nombre de langues, les éditeurs français avaient toujours refusé de le publier. J'ai dû ferrailer pendant de nombreuses années avant d'obtenir qu'il sorte. Évidemment, aucun organe de presse ou audiovisuel n'en a rendu compte et le livre est passé totalement inaperçu (je reviendrais ensuite cette technique efficace du "black-out"). Mais, juste au cas où, JAM s'est senti obligé de publier, sur internet, le discours délirant et paranoïaque que je vous restitue avec la chair de poule:

Les penchants criminels des États-Unis, il n'est que de regarder du côté d'Abou-Graïb pour les voir en pleine lumière. Il faut savoir que les tortures, non moins psychiques que physiques, qui ont révolté la planète, sont l'application de méthodes qui portent un nom : ce sont exactement des méthodes comportementalistes. (...) Le génial inventeur du comportementalisme, B. F. Skinner, disait, et cela fut imprimé en septembre 1971 sur la couverture de Time magazine : « We can't afford freedom », nous ne pouvons pas nous payer le luxe

de la liberté. Dans cette optique, il avait écrit en 1948 une utopie infâme, *Walden Two*.
(Jacques-Alain Miller ; Agence lacanienne de presse, le 19 mars 2005)
www.forumpsy.org

*Contraints aujourd'hui d'entrer en politique pour combattre les TCC et la culture de l'évaluation (...) J'ai lancé sur France-Culture, jeudi dernier, le « Réseau international des Amis des libertés », qui trouvera des relais à travers toute l'Europe et l'Amérique Latine, et réunira demain des Américains, des Britanniques, des Australiens, qui sont payés pour savoir ce qu'il en est du totalitarisme des TCC. (...) L'idéologie comportementalo-évaluationniste n'est pas de gauche ; elle n'est pas de droite ; elle est celle d'ennemis du genre humain, qui s'ignorent comme tels, bien entendu, car ce sont aussi d'excellentes personnes. La notion de la science qu'ils véhiculent est une caricature ; leurs recherches quantifiées sont imbéciles ; leurs thèses sont utopiques ; leur utopie est infâme. Qu'on lise donc *Walden 2*, de Skinner, qu'ils ont poussé l'inconscience jusqu'à faire publier ce mois-ci.*
(Communiqué de Jacques - Alain Miller, 21 mars 2005)

Nous considérons que, dans tous les cas, les TCC sont contre-indiquées, et que vos succès sont illusoire (...). nous avons engagé contre votre idéologie un combat décidé (...) Dans tous les cas où des praticiens seraient requis par l'administration dont ils dépendent de se former aux techniques cognitivo-comportementales et d'y recourir, nous estimons qu'ils seraient en droit de faire valoir une objection de conscience. Nous étudions les moyens de leur assurer à cette fin une assistance juridique.
(Jacques - Alain Miller répond au Président de L' APPCC, 30 mars 2005)

Je vous disais tout à l'heure que la technique du "black-out" était très efficace. Ils l'ont déjà utilisée en 2002, quand fut publié (en Belgique, pas en France un livre très bien documenté d'un certain Jacques Bénesteau dont le titre courageux était: "*Mensonges freudiens: la l'histoire d'une désinformation séculaire*", apportant la preuve de l'imposture freudienne et de la profonde malhonnêteté intellectuelle et éthique du fondateur de la psychanalyse. Personne n'a parlé du livre. Mais il a reçu le Prix de l'Académie Française d'Histoire de la Médecine (pas mal, non?) et cela, ils ne pouvaient le supporter. Ils ont alors sorti de leur manche une arme qui, en France, revêt toujours un caractère mortel: l'accusation d'antisémitisme, qu'ils avaient déjà essayé dans les colonnes du "Monde" contre un auteur que j'ai cité auparavant (Jacques Van Rillaer), suivant le syllogisme imparable: Freud était juif (et a souffert de la persécution des nazis, qui ont exterminé une partie de sa famille et l'ont contraint lui-même à l'exil) ; vous attaquez la psychanalyse et Freud; donc vous êtes antisémite. Comme pas une seule ligne du livre de Bénesteau ne contient la plus minime connotation antisémite, ils l'ont accusé d'"antisémitisme masqué", accusation très dans la logique de l'irréfutabilité intrinsèque de la psychanalyse (dûment analysée et critiquée en son temps par l'épistémologue Karl Popper) et face à laquelle il n'y a aucun moyen de se défendre parce que, soit il existe des jugements antisémites, et alors l'accusation est vérifiée, soit il n'en existe pas, ce qui démontre qu'il s'agit, en effet, d'antisémitisme masqué, et l'accusation est également vérifiée. C'est comme le coup du : "face, je gagne; pile, tu perds". L'accusation fut donc lancée, par écrit, par Élisabeth Roudinesco, grande figure (historienne officielle) de la psychanalyse française et qui gravite dans l'environnement de l'inévitable JAM. Pour défendre son honneur, Bénesteau porta plainte en diffamation et il est allé au jugement. Comme il n'y avait rien de rien, le tribunal a déclaré qu'il n'y avait pas assez de "matière constitutive" pour instruire l'affaire et que, par conséquent, en l'absence de "corps du délit", il ne pouvait même pas se prononcer. Eh bien, Mme Roudinesco répète sur toutes les radios, télévisions, et journaux qu'elle a accusé Bénesteau d'antisémitisme, que celui-ci l'a attaquée en diffamation mais qu'il n'a pas gagné (laissant ainsi entendre qu'il avait perdu et que, par conséquent, son accusation d'antisémitisme était avalisée par une décision de justice). Cela s'appelle, purement et simplement: du "terrorisme intellectuel". Et ce n'est pas moi qui le dis, mais le prestigieux hebdomadaire de gauche "*Le Nouvel Observateur*", qui a osé publier, le 1er septembre 2005, avec couverture spéciale et tout, un "dossier" sur la sortie d'un autre livre critique de la psychanalyse ("*Le Livre Noir de la psychanalyse*"), dans lequel le rédacteur en chef de

l'hebdomadaire révèle, entre autres choses, comment Mme Roudinesco avait fait pression sur eux afin qu'ils ne le publient pas (toujours le "black-out") et menacé de les accuser eux-aussi d'antisémitisme (une autre étudiante s'est occupée de constituer un "dossier" sur le sujet, également à votre disposition).

Et pour en finir avec cette affaire, je vous informe que circule sur Internet une liste nominative des professeurs d'université qui intègrent le livre de Bénesteau à la bibliographie recommandée à nos élèves. Je redoute fort qu'un de ces jours, le terrorisme cesse d'être purement "intellectuel" pour se transformer en un terrorisme banalement "manuel" et que quelqu'un vienne me casser la figure... Les risques du métier !

Un dernier exemple, aussi incroyable que les précédents, pour achever le sujet: l'« affaire » de l'« amendement Accoyer », du nom d'un député (de droite) qui a proposé un texte au parlement (sous la forme technique d'un amendement; de là l'appellation par laquelle on connaît cette affaire) pour réglementer la profession de psychothérapeute. Il faut savoir qu'en France, jusqu'à 1984, le titre de psychologue (contrairement à celui de médecin, pharmacien, avocat ou, simplement, comptable) n'était pas protégé. On pouvait condamner à une amende et/ou emprisonner quelqu'un pour "exercice illégal de la médecine" mais pas pour "exercice illégal de la psychologie". Tout citoyen qui le désirait pouvait (à condition d'être en règle avec le fisc pour les questions d'impôts et avec la Sécurité Sociale pour les questions de cotisations) apposer une plaque sur la porte de sa maison et se déclarer psychologue. Il n'y avait aucune distinction légale entre un diplômé en psychologie et un(e) médium, un(e) voyante, quelqu'un qui lit les lignes de la main, tire les cartes ou consulte une boule de cristal. Actuellement, l'appellation de "psychologue" est protégée comme celle des autres formations. Mais seul le mot "psychologue" est protégé, pas la racine "psy". En vertu de quoi, tout citoyen qui le souhaite (à condition... etc. etc. etc.) peut apposer une plaque se déclarant psychothérapeute. Et comme nous avons déjà vu qu'il existe plus de 300 formes de "psychothérapies" sur le marché, vous pouvez imaginer la situation. Les patients, manquant d'informations sérieuses sur le sujet, croient que si quelqu'un exerce, de manière officielle et publique, une profession aussi délicate, il doit posséder quelques études officielles, une formation reconnue et contrôlée par l'État. Jamais ils n'imagineraient qu'un "gourou" quelconque, un citoyen « lambda » sans scrupules puissent exercer en toute impunité un métier qui implique de prendre soin des problèmes des autres, d'entrer dans leur intimité, les conseiller, etc.

Pour éviter aux usagers de tomber entre les mains de simples charlatans, Accoyer a proposé un texte qui réserve l'appellation de psychothérapeute aux psychiatres et aux psychologues cliniciens. Logique, non? Eh bien vous vous trompez magistralement. Si un tel texte avait été promulgué, ceux des psychanalystes qui ne sont ni psychiatres ni psychologues n'auraient plus eu le droit de continuer à exercer (et, en France, il y en a beaucoup qui ne le sont pas, qui sont philosophes, linguistes ou que sais-je encore, dans la mesure où nous savons tous que pour être psychanalyste il suffit d'avoir été psychanalysé par un autre psychanalyste dans un processus appelé "psychanalyse didactique", un système de cooptation qui apparente, de fait, la psychanalyse à une secte). Imaginez ce qu'ils ont déclenché. Et, sachant à présent ce que vous savez quant à l'impressionnant pouvoir de ce "lobby", vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'ils ont obtenu, évidemment, d'être également inclus. Le texte final concède donc le titre de psychothérapeute aux psychiatres, psychologues, psychanalystes ... et aux médecins généralistes (sans que personne ne sache très bien pourquoi ces derniers ont été inclus). Je vous passe les détails (certains sont succulents; bien entendu, le dossier correspondant a été réalisé par une autre étudiante), mais sachez que cela fait déjà plusieurs années (oui, oui: des années !) que nous sommes sur ce sujet et, au moment où je vous parle, aucun accord n'a été trouvé sur les décrets d'application de cette disposition. Aujourd'hui donc, le premier Untel (ou Unetelle) qui le souhaite, peut s'installer, en toute impunité, comme psychothérapeute dans la patrie de Molière.

La montre me dit que je dois conclure. Je le ferai d'une façon assez pessimiste. Je crois que, comme je l'ai déjà dit en d'autres occasions, le comportementalisme n'a pas un avenir particulièrement rose, à court terme, dans ce pays. On aurait pu espérer que, sur la lancée du pas de géant qui s'est produit au XVIII^{ème} siècle, justement appelé : Siècle des Lumières, avec le mouvement des Encyclopédistes français, l'obscurantisme et sa suite d'idéologies réactionnaires auraient été mortellement blessés, ouvrant ainsi la marche pour l'humanité vers un futur radieux de rationalité, de science et de progrès. Mais l'histoire (comme les arts ou la philosophie), contrairement à la science, n'est pas cumulative, mais obéit plutôt à la loi du pendule: un pas en avant, un pas en arrière. Et, de la même façon que, au niveau politique, la Révolution Française, légitime et naturelle

héritière de l'Encyclopédisme et des Lumières, fut chronologiquement suivie par l'Empire Napoléonien et la Restauration de la monarchie, le matérialisme moniste, déterministe et athée (pour ne pas dire agnostique) de Diderot, de d'Alambert, De la Mettrie, d'Holbach, Voltaire et autres libres penseurs fut suivi par une revanche des philosophies les plus idéalistes qu'on puisse imaginer (celle des Bergson, Alain, Maine de Biran, etc.) ainsi que des mouvements clairement néo-obscurantistes, comme ce que l'on appelle le post-modernisme de la fin du siècle dernier.

Qui plus est, la chute des grandes idéologies (communisme, tiers-mondisme, etc.), le recul marqué de la religion catholique et la méfiance toujours plus grande devant la science et la technologie, qui sont passés d'être considérés comme des facteurs de progrès et de libération à être vécus comme des sources de menace et de déshumanisation (bombe atomique, manipulations génétiques, clonage, techniques de conditionnement, etc.), tout cela a contribué à l'émergence (ou à la résurrection) de substituts encore plus rétrogrades comme le sont le "*new age*", les croyances en tout ce qui s'apparente au para-normal et para-psychologique, l'irrationalité la plus absolue, la prolifération de tout type de sectes et l'expansion des autres religions, dans ses versions les plus fanatiques, extrémistes et intolérantes, bien entendu.

Dieu ait pitié de nous!

Merci beaucoup pour votre attention.